

Jurica Pavičić

MATER DOLOROSA



Traduit du croate par Olivier Lannuzel

« Mater Dolorosa.
*Mère de toutes les mères, une mère qui
souffre comme chacune des femmes ici.»*

« Mater Dolorosa.
*Majka svih matera, mater koja se muči,
kao i svaka od ovih žena »*



Mater Dolorosa

Financé par l'Union européenne.

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

La publication de ce livre a reçu le soutien financier du ministère de la Culture et des Médias de la République de Croatie.



*Republic
of Croatia
Ministry
of Culture*
Republika
Hrvatska
Ministarstvo
kulture

*

Ouvrage publié sous le titre original de :
Mater Dolorosa

© Jurica Pavičić, 2022

© Agullo Éditions, 2024, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : Cyril Favory,
Image de couverture :

d'après *Mater Dolorosa*, Pedro de Mena, ca. 1674-1685.
Purchase, Lila Acheson Wallace Gift, Mary Trumbull Adams Fund,
and Gift of Dr. Mortimer D. Sackler, Theresa Sackler and Family, 2014.
The Metropolitan Museum of Art, New York.

Jurica Pavičić

Mater Dolorosa

Traduit du croate par
Olivier Lannuzel

Agullo



ZÉRO



0. INES

Ines se rappelle ce jour-là. Le jour où elle a aimé son frère plus que jamais. Ce devait être en 2005 ou 2006. Ils étaient encore tous les deux des enfants. Elle avait neuf ou dix ans, Mario, pas plus de cinq. Son père était encore vivant. Il était comme il allait mourir : jeune, musclé, avec une mèche de sa crinière indomptable qui lui tombait sur le front.

Ils étaient allés tous ensemble à la plage, à Omiš. Ils avaient pris la voiture de son père, le Renault Kangoo dans lequel il allait mourir. On était en juillet, il faisait chaud et ils avaient ouvert les vitres à l'avant. Sa mère était assise côté passager et ses épais cheveux noirs vol-tigeaient au vent.

On était au cœur de la saison touristique et la plage était pleine à ras bord. Ils ont déambulé un moment avant de trouver un carré libre. Ils ont posé leurs serviettes, leurs sacs et la glacière sur le sable. Autour d'eux, une étendue de ventres, de membres et de muscles brunis. La plage sentait l'huile rance et la crème solaire.

Son père s'est déshabillé et a été le premier à se ruer dans la mer. Ines l'a suivi, pendant que sa mère gonflait la bouée de Mario avant de le guider par la main dans l'eau.

Ils se sont baignés jusqu'à avoir le bout des doigts bleu et fripé. Sa mère les a alors forcés à se sécher. Puis

ils sont retournés à l'eau. Puis elle les a de nouveau forcés à sortir. Finalement Katja a ouvert la glacière et en a tiré le déjeuner. Elle a déballé les paquets d'aluminium et a donné à chacun un morceau de poulet pané.

Elle se souvient bien du poulet pané. Elle a planté ses dents dans la cuisse qui était encore un peu saignante à l'intérieur. Pendant qu'elle mangeait, de la graisse froide dégoulinait le long de son menton, un bout de coquille d'œuf et des miettes de pain s'étaient accrochés à sa joue. Après qu'elle a eu fini, elle a fait une boule du papier d'aluminium. Sa mère a nettoyé les reliques du repas, a posé sur sa tête un chapeau à large bord et s'est allongée sur sa serviette. Son père s'est étiré et s'est levé. Il a dit qu'il retournait à l'eau pour se rafraîchir.

Il a disparu pendant un bon moment. Quand il est revenu, il a secoué sa mère par les épaules. Katja a sursauté, et il lui a demandé : « Où est Mario ? »

Car Mario n'était pas là.

Ils ont commencé par regarder autour d'eux. Ils ont scruté la foule alentour, l'étendue des corps nus et cuits. Puis ils se sont mis à l'appeler. Sa mère et son père d'abord, puis elle aussi, poussée par leur exemple, s'y est mise.

Ça a été le branle-bas général. Son père et sa mère se sont élancés affolés sur la plage. Ils appelaient, couraient en tous sens, retournaient les serviettes des gens. Ils agrippaient tous les gamins du même âge, chaque petit bonhomme avec un maillot de bain semblable, chaque corps qui paraissait immobile ou endormi. Ils ont écumé toute la partie la plus proche de la plage, puis ils ont élargi leurs recherches, par cercles concentriques. Sa mère est partie inspecter le parking et les bancs sous les tamaris. Son père a parcouru tout le bord de mer les pieds dans

l'eau. Quand il est revenu, il est allé lui aussi inspecter le parking car à l'évidence il ne faisait pas confiance à Katja. Ils se sont retrouvés au point de départ.

Son père est alors parti en piqué sur sa mère. « Où est-ce que t'étais? s'est-il mis à crier. Comment ça, endormie? Tu peux pas avoir le gamin à l'œil cinq minutes! »

Et pendant qu'il gueulait, sa mère se faisait de plus en plus petite, comme si elle se recroquevillait dans une coquille minuscule et invisible.

Son père a fini par se calmer. Il a proposé qu'ils reprennent à zéro, qu'ils refassent tout le tour minutieusement, en gardant la tête froide. « Et s'il n'est pas là, a-t-il dit, alors on ira voir la police. » C'est seulement quand elle a entendu prononcer le mot police qu'Ines a compris que c'était sérieux. Ce mot a déboulé d'un coup comme un nuage chargé de grêle.

Son père et sa mère se sont de nouveau dispersés. Elle est restée seule. Cela a duré un moment : peut-être deux minutes, peut-être cinq. Difficile à dire. C'était une enfant, ça lui a paru une éternité.

Durant ces cinq minutes, elle a été plongée comme dans un silence assourdi. Elle n'entendait plus rien : ni les cris des baigneurs, ni la musique du bar de la plage, ni les appels de son père. Elle voyait sa mère affolée qui virevoltait sans savoir où ni comment chercher. Elle voyait son père qui tournoyait les pieds dans l'eau. Il cherchait, en même temps qu'il espérait ne pas trouver, ne pas avoir à faire face au pire, découvrir son fils noyé.

Finalement, Ines s'y est mise aussi. Elle a commencé par scruter autour d'elle, sans suivre aucun plan. Elle ne se souvient pas si elle a appelé Mario. Mais si cela a été le cas, il n'a dû sortir qu'un murmure effrayé de sa bouche.

Et puis elle l'a vu. Elle l'a trouvé tout au bord de la plage, là où le sable est plus lourd, où la mer a rejeté des algues et des déchets. Mario était accroupi sur le sable, penché en avant, occupé à une activité indéfinissable. Elle s'est approchée de lui et l'a appelé. Mais il ne l'entendait pas. Il marmonnait pour lui-même et trifouillait méthodiquement le sable avec le bâtonnet d'un esquimau. C'était tout un minimonde qui se déployait devant lui. Un palais de pots de yaourt. Une palissade de bâtons et de bambou, des remparts d'algues, des douves remplies de vase. Mario, à croupetons, était absorbé par son Neverland de sable gluant.

Ines l'a appelé à nouveau. Alors Mario l'a entendue. Il a relevé la tête, encrassée de boue. Il a posé sur elle un regard plein d'étonnement et d'innocence.

Ce qui est arrivé ensuite, elle s'en souvient bien. Elle court jusqu'à Mario. Elle le prend dans ses bras et le serre, et Mario la regarde, désarçonné, inconscient du tohu-bohu qu'il a provoqué. Il la regarde de ses beaux yeux noisette. Et alors il rit. Mario riait rarement, même à l'époque où c'était un enfant. Mais à ce moment-là, Ines s'en souvient, il a ri.

Ines le serre dans ses bras, le regarde. Elle le serre à nouveau, le regarde à nouveau. Et Mario rit. Ses yeux aussi rient.

Une pensée traverse l'esprit d'Ines. Et cette pensée se fiche dans sa tête profondément, durablement, comme une écharde coriace.

« C'est mon frère, pense-t-elle. Mon frère – le plus beau et le plus adorable petit garçon du monde. »

UN



1. KATJA

Elle émince deux gros oignons argentés. Coupe une carotte en rondelles et râpe un céleri-rave. S'essuie le front de son poignet et regarde la pendule.

Il est huit heures moins le quart.

Comme d'habitude à cette heure, l'appartement est désert. Ines a quitté la maison peu après sept heures pour prendre son service du matin à l'hôtel. Mario a picolé hier soir, il est rentré tard et roupille dans sa chambre, éreinté. Katja est donc dans la cuisine, maîtresse d'un palais au repos. Seul un son monotone perturbe ce silence agréable. La pendule électrique qui tictaque sur le mur de la cuisine. Un tic-tac léger, ininterrompu, comme s'il propulsait le flux sanguin dans la maison assoupie.

Katja coupe à l'aide d'un couteau une carotte en rondelles fines. Coupe le bout des branches de céleri. Épluche trois gousses d'ail et les pose sur la planche. Attrape des saucisses fumées et les coupe en deux. Plonge des pois chiches dans la casserole. Les graines jaunes sombrent dans l'eau froide et commencent à libérer des petites bulles visqueuses.

Jusqu'à ce que les pois chiches ramollissent, elle le sait, il faudra bien une heure. Elle décide de mettre ce temps à profit.

Elle attrape un chiffon pour la poussière et entreprend de nettoyer la pièce à fond. Du bout du balai, elle chasse

les toiles d'araignées dans les coins et aux fenêtres. Passe le balai dans l'entrée. Elle y découvre les tennis de Mario, boueuses et trempées par la pluie. Elle sort sur le balcon et les secoue, puis les met à égoutter dans un seau.

Elle passe dans la salle de bains. Récure la cuvette des W-C et met en place un nouveau rouleau de papier toilette. Sort le linge sale de la corbeille et le fourre dans la machine à laver, y verse de la lessive en poudre et presse le bouton de mise en marche. La machine se lance en ronronnant.

Elle retourne dans la cuisine et surveille les pois chiches. Ils sont encore durs, mais la peau des graines commence à se détacher.

Vient ensuite une corvée qu'elle n'aime pas : laver les carreaux. Elle prend un vieux journal qu'elle démembre. Cherche dans le buffet une bouteille de rakija. C'est une mauvaise gnôle, âpre, que pépé Mate leur a offerte l'hiver dernier. Elle sait que ça ne plairait pas à pépé Mate de savoir que sa rakija maison sert à nettoyer les vitres. Mais à y penser, Katja éprouve comme une petite satisfaction malsaine.

Elle débouche la bouteille, mouille une feuille de papier journal avec la gnôle et commence à frotter les carreaux. La pièce tout entière est envahie par l'odeur âcre de l'eau-de-vie. Là où elle a passé la boule de papier, la fenêtre est resplendissante de transparence.

Elle frotte ainsi un bon moment. Elle lave une première vitre, puis attaque une deuxième. C'est alors que son attention est attirée par quelque chose au-dehors. Par la fenêtre désormais éblouissante, elle aperçoit trois hommes qui s'avancent vers l'immeuble.

Ils sont vêtus de bleus de travail. Ils portent des sacs d'outils en cuir. Ils pénètrent dans le hall de

l'immeuble. Ils ne sonnent pas, ouvrent la porte avec une clé et entrent.

Elle ne voit pas Čudina. Mais elle le sait. Ce doit être des hommes de Čudina.

Elle abandonne son journal et son chiffon. Enfile une veste. Sort sur le palier et allume la lumière dans les escaliers. Elle entend l'ascenseur qui grince et se rapproche. La lumière dans les escaliers s'éteint et le palier plonge dans le noir. Mais pour un bref instant seulement. Car l'ascenseur continue de grimper, il déboule à son étage et le palier est un temps éclairé par la cabine.

Elle reste dans l'obscurité, à l'écoute. L'ascenseur stoppe. Il est tout proche, à l'étage au-dessus. Elle entend la porte qui claque, puis un curieux fracas métallique. Elle voit bien ce que ça peut être : les hommes de Čudina déchargent leurs outils.

Il se passe exactement ce qu'elle craignait.

Katja rentre chez elle. Va jusque dans la chambre de Mario, mais elle n'allume pas la lumière. Mario est étendu de tout son long sur le lit, en maillot de corps, plongé dans un profond sommeil. Ses affaires sont éparpillées dans la chambre, son survêtement jeté en boule dans un coin. Il faudra ranger tout ça après. Mais pas maintenant, pense Katja. Plus tard. Pour l'heure, elle a plus urgent à faire.

Elle regarde Mario et se demande si elle va le réveiller. Elle renonce. « Qu'est-ce que je vais mêler le gamin à ça ? se dit-elle. C'est à nous, les vieux, de régler cette histoire. »

Elle retourne sur le palier. Rallume la lumière et grimpe à l'étage du dessus. Les ouvriers ont déjà sorti leur matériel de l'ascenseur. Deux sacs en cuir gisent sur le sol, ainsi qu'une perceuse, une truelle et deux seaux

maculés de ciment séché. Un des ouvriers a en main un outil en métal, avec au bout une longue vrille menaçante. L'autre, le plus âgé, tient un trousseau de clés. Elle les observe tour à tour pour voir qui des deux va ouvrir la porte de la buanderie commune.

Katja les observe ainsi un moment sans rien dire. Eux aussi finissent par la remarquer. Mais cela ne les perturbe pas : l'ouvrier plus âgé continue d'essayer les clés l'une après l'autre.

Katja continue de se taire, puis elle se force à parler :
— Bonjour.

Les ouvriers gardent le silence, puis un des deux, le maigre, répond :

— Bonjour.

— Vous êtes qui ? demande-t-elle. Qui vous envoie ?

Les ouvriers échangent un regard en silence.

— Il y a un problème ? demande le plus âgé.

— Je vous demandais, qui vous envoie ?

— Il y a un problème ?

— Juste je demande.

— S'il n'y a pas de problème, répond le vieux, alors laissez-nous travailler.

Et alors qu'il dit cela, une des clés tourne dans la serrure. La porte métallique s'ouvre. Les ouvriers ramassent sacoches et outils et entrent dans la buanderie. Katja jette un coup d'œil à l'intérieur de la pièce, sur les murs en ciment brut et la tuyauterie.

— Vous ne pouvez pas faire ça, dit Katja. C'est commun. C'est un service collectif.

L'ouvrier plus âgé se retourne et lui répond :

— Madame, nous, on fait ce qu'on nous dit de faire. Adressez-vous aux bonnes personnes.

Sur ces mots, il récupère la perceuse et referme la porte.

Elle retourne chez elle. L'appartement lui paraît tout d'un coup glacial et caverneux. Le silence n'a plus rien d'agréable. Elle frissonne. Si au moins Ines rentrait, pense-t-elle. Ines saurait quoi faire.

Elle est debout au milieu de la cuisine. La bouteille d'eau-de-vie débouchée sur la table continue d'empes-ter. Elle réfléchit désespérément à ce qu'il faut faire, et c'est alors que le vacarme commence. Là-haut, à l'étage au-dessus, une machine s'est mise à vrombir. Ça gronde comme une perceuse, mais en beaucoup plus fort.

Le bruit est de plus en plus violent. Les fenêtres de l'appartement tremblent, les verres vibrent dans le buffet. Elle réfléchit à allumer la radio, mais même la radio ne saurait couvrir un boucan pareil.

Elle attrape son chiffon et la bouteille de gnôle. Mouille une feuille de journal et reprend le nettoyage des vitres à l'endroit où elle s'était interrompue. Elle ressent du soulagement. Le travail physique la calme.

Elle frotte les carreaux à grands traits réguliers. Et c'est alors qu'elle le voit. Il s'avance vers l'immeuble, trapu, court sur pattes, d'un pas décidé. Il porte un sac sous le bras.

C'est lui. C'est Čudina.

2. ZVONE

Quand il s'est levé, il a entendu comme un bourdonnement dans le séjour. Comme il l'a supposé, c'est le téléviseur. Lequel grésille désagréablement, pendant que des images muettes défilent à l'écran.

Son père est affalé sur le canapé, habillé, dans la position où il s'est endormi hier soir devant le poste, la tête renversée, émettant un petit ronflement ridicule à chaque expiration. Une savate pend à l'un de ses pieds, l'autre a chu dans la nuit et gît sur le tapis. Il tient encore la télécommande dans une main. Le sommeil lui est manifestement tombé dessus pendant qu'il zappait. Il s'est endormi et la télévision a continué de fonctionner en vain toute la nuit.

Zvone s'approche de son père et le secoue à l'épaule. « Papa ! » dit-il en lui tapotant une joue. Mais il sait que son père a le sommeil lourd. Et qu'il dort longtemps.

« Tu pourrais au moins faire l'effort de te réveiller avant le gamin », avait coutume de dire sa mère à une époque. Zvone a entendu cette phrase, avec quelques variations plus ou moins importantes, chaque matin tout au long de son enfance. Sa mère se levait tôt, lui préparait son petit déjeuner et ses affaires avant le départ pour l'école, l'équipait de pied en cap et l'emmitouflait les matins par temps froid. Zvone chargeait son cartable sur le dos et attendait dans le couloir, pendant que sa mère se rendait dans la chambre à coucher pour houspiller son chômeur de mari, exactement de la même manière qu'il le houspille maintenant. « Siniša, lève-toi, disait-elle. Lève-toi ! » D'un matin sur l'autre elle répétait cette phrase que Zvone garde dans sa mémoire comme une rengaine de son enfance : « Tu pourrais au moins faire l'effort de te réveiller avant le gamin. »

Et puis un matin elle a arrêté.

— Papa ! répète Zvone. Papa, réveille-toi !

Siniša sursaute.

— Tu t'es encore endormi devant la télé.

Son père ouvre les yeux.

— Papa, c'est pas possible. Allez, va te coucher. Tu peux pas dormir ici.

— Pourquoi?

— Parce que. Regarde-toi. Tu es complètement avachi, on dirait une chaussette sale. Regarde de quoi tu as l'air... Allez, va te coucher dans ta chambre si tu as encore envie de dormir.

Son père est maintenant complètement réveillé. Il s'étire, se lève, ôte son jogging et passe dans la salle de bains. Zvone sait que ça va durer un moment. Il essuie les miettes sur la table basse, jette à la poubelle les serviettes en papier et arrange les coussins éparpillés çà et là. Une canette de bière est posée sur la table face au téléviseur. Il la renifle. Elle est presque pleine. Son père l'a ouverte et s'est endormi après quelques gorgées. Il prend la canette, va vider le contenu dans l'évier, pendant que son père ne le voit pas, et jette le contenant à la poubelle.

Entre-temps, on entend l'eau couler dans la salle de bains. Depuis que son père a chopé une inflammation chronique de la prostate à la guerre, pisser le fait souffrir et prend du temps. Il passe une éternité assis sur la lunette des toilettes, avec la douleur, en espérant que sa prostate va expulser le plus de poison possible de son corps. Cette fois, néanmoins, il pisse rapidement. Il sort des toilettes la mine réjouie, avec la satisfaction du devoir accompli.

— Tu as regardé quoi, hier soir? demande Zvone.

— Un film. J'ai oublié quoi.

— Tu ne te souviens pas de ce que tu as vu?

— Un truc anglais. Une histoire de meurtre, quelque chose comme ça.

— Je vais bosser.

— Je sais.

— Et toi ?

Zvone pose la question, il connaît d'avance la réponse.

— J'imaginai passer au port, m'occuper du bateau. Il y a un peu de boulot.

— Quel boulot maintenant, en plein automne ?

— Il y a toujours du boulot : laver les sentines, astiquer la quincaillerie. Le sel s'est incrusté sur l'innox.

— OK, mais attention. Fais gaffe avec l'humidité. Ne va pas te faire retremper. Tu sais ce qu'a dit le docteur.

— Ne t'inquiète pas. Je fais attention.

— Tu parles, que tu fais attention.

Son père regarde par terre, comme un mauvais élève qu'on réprimande. Zvone lui fait encore brièvement la leçon, après quoi il passe dans la salle de bains.

Il fait couler l'eau chaude. Le jet d'eau étouffe les bruits extérieurs. Il se savonne sous les bras et entre les cuisses, puis il entreprend de se raser. Il examine son visage dans le miroir et médite sur ce qu'il voit. Un visage agréable, et même beau, lui semble-t-il. Il a des traits réguliers, un nez droit et de grands yeux, presque enfantins. Rien de ce qu'il voit dans le miroir n'est bancal ni laid. Et malgré tout, depuis qu'il a conscience de lui-même, ça a toujours été la même chose. Quand il était en compagnie d'autres jeunes, il observait comment les filles adressaient aux autres garçons des petits signes, d'infimes œillades, des regards par en dessous, des mots ambigus, des touchers. Avec lui, ça n'a jamais été comme ça. Dès qu'il se manifestait d'une manière ou d'une autre, l'intérêt dans les yeux des filles s'éteignait et les petits signes de séduction disparaissaient pour laisser place dans son cas au mur blanc et sec d'une courtoisie de façade.

De la gélatine. C'est comme ça qu'on parle de lui. Ce mot – gélatine –, il l'a entendu prononcer une fois dans la bouche de collègues au commissariat à son propos, alors qu'il se trouvait de l'autre côté d'une armoire en contreplaqué. De la gélatine. C'est lui. Zvone, un bon gars, consciencieux, régulier, très gentil. Mais sans charme, sans humour, rien qui accroche. Rien qui te fasse vibrer. Voilà ce qu'est Zvone depuis qu'il a conscience de lui-même : de l'eau tiède.

Il rince le rasoir, se lave le visage et s'essuie. Puis il va voir ce que fait son père. Lequel est dans sa chambre, maintenant déshabillé, il s'est déjà rendormi au milieu des draps en boule. Tout ce qu'il y a à espérer, c'est qu'il ne reste pas à pioncer comme ça jusqu'à midi.

« Tu pourrais au moins faire l'effort de te réveiller avant le gamin. » C'était ce que disait sa mère. Et puis elle en a eu marre de se répéter, alors elle est partie, tout simplement.

Elle est partie parce qu'elle pouvait. Parce que Zvone était un bon garçon. Consciencieux, attentif. Zvone allait s'occuper de tout. Et ainsi Zvone s'est occupé de son père.

Il consulte l'heure. Il est temps d'y aller.

Il cherche dans sa poche les clés de la voiture, puis il entend le bip de son téléphone portable. Un SMS vient d'arriver.

C'est Tomaš. Le ton du message est alarmant.

« Fonce, dit l'écran. On a un cadavre. »

« Où? »

« Kaštela. Route F Tudjman, 179. »

L'adresse ne dit rien à Zvone.

« C'est où? » écrit-il.

« L'ancienne zone industrielle, répond Tomaš. L'usine de PVC. »

Zvone s'arrête un instant, pensif. Il tape simplement « OK ». Car il sait où c'est. Il connaît l'usine de PVC.

3. INES

— *Thank you very much. Have a nice stay*, dit Ines.

Elle sourit et tend un passeport au Coréen qu'elle a en face d'elle, lequel lui rend aimablement son sourire.

Un attroupement s'est soudain formé vers neuf heures et demie devant la réception de l'hôtel. Un groupe de touristes coréens a atterri à huit heures et quart par le vol en provenance de Francfort. Un car les a conduits à l'hôtel et ils sont maintenant rassemblés dans l'atrium avec leurs bagages volumineux. Ils se tiennent debout à côté de leurs valises, de leurs sacs à dos et de leurs malles, attendant patiemment que Zrinka et elle les inscrivent dans le registre. Ils attendent leur tour de manière disciplinée, mais Ines voit qu'ils sont à bout de force. Ils sont essorés par le jet-lag et ils attendent fiévreusement de récupérer la clé de leur chambre, de pouvoir plonger sous la douche et de se glisser sous la couette.

Et pendant qu'elle fait entrer un à un les Coréens dans l'ordinateur, Ines remarque des clients déjà enregistrés qui rôdent autour de la réception. Elle connaît certains d'entre eux. Elle aperçoit le grand Hollandais de la 12 qui a réservé une voiture de location hier soir. Il y a aussi les clients de la 23, deux types sportifs, bien bâtis, qui ont l'air d'un couple gay. Ines se souvient qu'ils ont rendez-vous aujourd'hui avec un guide pour aller visiter

le site archéologique de Salone. Il est dix heures passées et le guide n'est pas là. En tendant son passeport à une autre Coréenne, elle aperçoit aussi le couple brésilien de la 25. Ils attendent, mais elle voit qu'ils sont nerveux. Ils ont payé cher leur séjour de trois ou cinq jours à la Split Heritage Residence et ils n'ont pas l'intention de le gaspiller à poireauter à la réception. Ils lorgnent d'un air courroucé les nuages sombres dans le ciel, comme s'ils lui en voulaient à elle personnellement de la pluie, comme si le mauvais temps constituait un manquement de sa part, une négligence de ces autochtones désinvoltes.

Ines jette un coup d'œil vers Zrinka et voit qu'elle déborde de travail. Elle va devoir s'occuper elle-même des Brésiliens.

— *Thanks, have a nice stay*, dit-elle une fois de plus, avec le même sourire avenant, et une fois de plus elle attrape le passeport d'un autre Coréen.

Elle s'égaré dans le maquis des rubriques et des idéogrammes anguleux. Tâche de démêler ce qui est le prénom, le patronyme, le lieu de naissance. Tous ces noms en Kim, Hong, Yoon, Soon et Moon se ressemblent, se dit-elle – de la même manière sans doute que pour eux nos noms doivent se ressembler : Jukić, Jurić, Jozić, Jović, Jakić, Jelić. Elle introduit ces noms curieux dans son ordinateur, photocopie les passeports et enregistre les données, puis elle rend à chaque client son document de voyage et lui remet la carte magnétique de sa chambre.

Une fois que le dernier Coréen a disparu dans l'ascenseur, l'un des deux clients de la 23 s'approche d'elle. Ines lui sourit comme si elle était coupable de la situation et lui dit gentiment :

— *The guide, isn't it? Give me a minute.*

Durant l'échange, son téléphone se met à vibrer. Elle entend le son d'un message entrant sur WhatsApp. Elle jette un coup d'œil à son appareil pour voir qui c'est, mais elle sait qu'elle ne peut pas consulter le message tant qu'une grappe de clients insatisfaits est accrochée à son comptoir. Elle vérifie une fois de plus si la voiture de location est arrivée et aperçoit le guide entrer dans l'atrium. Elle fait un signe de tête au couple de la 23.

— *That's your man*, dit-elle, puis elle attrape son téléphone pour consulter son message.

C'est Davor.

« Tu es là ? » a écrit Davor, avant d'ajouter : « Je viens te voir. » Ines tape sa réponse : « Je suis là. » Et contrôle l'atrium tout en pianotant sur son écran.

Le guide serre la main des clients de la 23, le couple brésilien ouvre un parapluie et s'en va en ville. Zrinka et elle échangent un regard : ouf ! Dieu merci, c'est passé.

Elle a la paix pour un moment. Il n'y a plus personne à la réception, un des Coréens déambule dans l'atrium à la recherche du restaurant pour le petit déjeuner. Ines inscrit dans le e-Visitor les noms restants, et elle aperçoit alors une ombre apparaître dans l'entrée.

Trois personnes passent la porte vitrée. Trois hommes d'âge moyen. Deux qu'elle ne connaît pas. Le troisième est Davor.

4. INES

Davor a fait son apparition dans l'hôtel en compagnie de deux personnes qu'Ines n'a jamais vues. En pénétrant dans l'atrium, il jette un coup d'œil rapide vers la réception